

6 juillet 2015

« Guy Gauthier : trajectoire d'un intellectuel associatif »

Frédéric Chateigner, maître de conférences en science politique, IUT de Tours

Né le 9 mars 1930, disparu le 20 mars 2010, Guy Gauthier a d'abord été instituteur rural dans les années 1950 avec son épouse Marie-Thérèse, puis fut mis à disposition du centre confédéral au début des années 90, d'abord à l'UFOLEIS, le secteur cinéma de la Ligue, puis de manière générale, en tant que responsable des questions culturelles, puisqu'il prend la tête du secteur « Culture et communication » en 1976. Le voici en photographie (voir la photo), dans les années 1970, aux côtés de l'écrivain Maurice Genevoix, dans une posture assez caractéristique d'auditeur et de médiateur par rapport à un intellectuel invité à s'exprimer.

S'il était nécessaire de fixer pour commencer ces repères, c'est qu'à l'instar de Paul Delarue, et au contraire de Pierre Jakez-Hélias, la renommée de Guy Gauthier est restée assez circonscrite, et il n'a pas fait l'objet d'un travail mémoriel. C'est donc une occasion de le faire aujourd'hui, et de rendre hommage à sa trajectoire et à sa production intellectuelle, particulièrement intéressantes. Il existe certes un domaine dans lequel une mémoire de Guy Gauthier s'installera probablement : celui du cinéma. Guy Gauthier a ainsi une fiche *Wikipédia*, par exemple, mais elle est exclusivement consacrée à son travail de critique et d'enseignant en cinéma, plus précisément de spécialiste du cinéma documentaire. Je ne parlerai pas en détail de cette œuvre de spécialiste de cinéma, faute de compétences, mais également parce que le 13 et 14 novembre 2015, un colloque spécialement consacré à L'UFOLEIS, à la *Ligue de l'enseignement* et au cinéma depuis la Libération est organisé à l'INHA. Une communication sera, notamment, consacrée à Guy Gauthier sous son aspect de défenseur du cinéma québécois et informateur sur celui-ci, et à travers la figure de Pierre Perrault, en particulier.¹ Il sera probablement question également à cette occasion-là d'identité culturelle, à travers le cas du cinéma québécois. Sur la photographie déjà évoquée, fournie par Marie-Thérèse Gauthier, nous pouvons d'ailleurs remarquer deux éléments. Tout d'abord le fait que Maurice Genevoix, même s'il s'en défendait, était étiqueté comme auteur « régionaliste », tout en étant un écrivain reconnu nationalement, Secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ceci est intéressant par rapport à notre thématique du jour. De façon plus anecdotique, nous remarquons également la veste à carreaux, d'apparence québécoise, de Guy Gauthier, ce qui n'est pas anodin : le Québec était une des sources de réflexion de Guy Gauthier en matière cinématographique, mais aussi au sujet des identités culturelles et du lien entre ces identités culturelles et les questions coloniales ou néocoloniales.

Avant tout, je précise que je n'ai pas le recul ni la densité d'informations dont disposent Évelyne Roques, qui a consacré sa thèse à Paul Delarue, ou Jean-Luc Le Cam, que nous entendrons cet après-midi, sur Pierre Jakez-Hélias, ni le sens de la synthèse dont a encore fait preuve Jean-Paul Martindans son exposé. Je n'apprendrai pas forcément grand-chose à celles et ceux qui, parmi vous, auront lu les mémoires de Guy Gauthier et,

1 Les actes en ont été publiés : Frédéric Gimello-Mesplomb, Pascal Laborderie et Léo Souillés-Debats (dir.), *La Ligue de l'enseignement et le cinéma : une histoire de l'éducation à l'image, 1945-1989*, Paris, AFRHC, 2016.

en particulier, son premier tome de mémoires, concernant les années 50, paru sous le titre *Un village, deux écoles* et dont je reparlerai². À cette source importante s'ajoutent des souvenirs de militant et d'intellectuel à propos de la laïcité, entre 1984 et 1995, qui ont été beaucoup moins diffusés³. Des éléments supplémentaires m'ont été apportés, notamment, par Marie-Thérèse Gauthier, avec laquelle j'ai eu un long entretien et que je remercie pour sa présence aujourd'hui avec Nicole, sa fille.

Les phases d'une bibliographie

Commençons par le premier document que j'ai eu en main à propos de Guy Gauthier : une bibliographie. Celle-ci m'a particulièrement impressionné : Gauthier, responsable d'un service culturel, permanent de la *Ligue de l'enseignement*, a non seulement publié un grand nombre de textes, mais en outre souvent d'une qualité assez remarquable. J'ai appris tout à l'heure que cette bibliographie a été constituée après le décès de Guy Gauthier par sa fille Nicole, selon un classement par thèmes, que je vais prendre pour autorité, car il recoupe bien les lignes de force de la réflexion et de la production écrite de Guy Gauthier. Cette bibliographie, donc, compte une vingtaine de pages et représente plusieurs centaines de documents, d'articles ou de livres (un total d'ailleurs extrêmement lacunaire, selon Nicole Gauthier). Je vais tout de même faire confiance à ce premier état qu'il conviendrait de compléter.

J'en ai tiré un tableau. J'y ai fait figurer, pour chaque année, le nombre de documents publiés, en fonction de leur thème : laïcité, nation et identité culturelle, imaginaire exotico-colonial, voyages, presse, vidéos, communication, photographie, bandes dessinées, images et pédagogie, et cinéma dans son ensemble (je n'en ai pas relevé toutes les nombreuses subdivisions, et de même pour des raisons de lisibilité je n'ai pas retenu les thèmes les plus mineurs). Il est, évidemment, un peu surprenant à première vue de réduire une production intellectuelle à cette approche quantitative, mais cela permet de percevoir quelques éléments intéressants. Nous voyons en effet immédiatement que le cinéma constitue le fil directeur du travail de Guy Gauthier. Ce thème est lui-même subdivisé en de nombreuses sous-catégories, desquelles se détache le cinéma documentaire et militant, dont Guy Gauthier était un spécialiste reconnu, mais également tous les cinémas que nous nommerons « d'ailleurs » : cinémas échappant à la domination du cinéma américain ou du cinéma français de fiction – des domaines sur lesquels, en fin de compte, Guy Gauthier a assez peu écrit, alors que les problématiques du cinéma militant, du cinéma des dominés ou des pays dominés, c'est-à-dire des productions des marchés cinématographiques dominés, en particulier des pays du Sud, ont été particulièrement importantes dans son œuvre.

Nous constatons également, sur la base de de cet intérêt initial et permanent pour le cinéma, un élargissement très rapide des thématiques : autres usages sociaux de l'image (photographie, la bande dessinée, médias) et, un petit peu plus tard, au milieu des années 70, la thématique des nations, des régions, et de l'imaginaire exotico-colonial. C'est seulement ensuite, au milieu des années 80, que l'on notera l'arrivée de la

2 *Un village, deux écoles : mémoires d'un paléolaique*, Condé-sur-Noireau, Arléa-Corlet, 1994.

3 Le texte est désormais disponible en ligne : <http://150ans-laligue.org/150ans-laligue/1984-1994-laicite-le-reveil-par-guy-gauthier/>

thématique de la laïcité, sur laquelle la production de Guy Gauthier ne dure en somme pas très longtemps.

On passe ainsi d'une appétence initiale pour le cinéma à un élargissement à toutes les formes d'expression culturelle (en particulier autour de l'image) ; puis à une critique, au milieu des années 1970, du « jacobinisme » culturel, terme à mettre entre guillemets, et notamment des jacobinismes linguistiques (une critique qui s'avère être une importation dans l'espace national métropolitain du paradigme anticolonial) ; et enfin à une transposition, dans les années 1980, aux problématiques religieuses et interculturelles.

Un intellectuel d'association

Il s'agit là d'un cheminement intellectuel remarquable et, sans doute, décalé par rapport à une large part du mouvement et à ce qui peut intéresser la « base » (pour le dire vite) de celui-ci. C'est d'ailleurs une autre raison de s'intéresser à la figure de Guy Gauthier, qui apparaît lorsqu'on observe, ne serait-ce qu'en survol, le type de publications recouvert par ces chiffres. Pour la plus grande partie, il s'agit, bien évidemment, de publications « maison » de la *Ligue de l'enseignement*, notamment la revue *Pourquoi*, et la maison d'édition *Édilig*. Nous trouvons également des publications militantes et culturelles plus ou moins liées à la Ligue, notamment *Panoramiques*, la revue créée par Guy Hennebelle, très proche de Guy Gauthier. Mais aussi des publications universitaires : il ne s'agit pas de publications académiques majeures, mais plutôt de revues intermédiaires, s'adressant aussi à un public un peu plus large, ou encore de petites revues de laboratoires ou de départements universitaires, mais jouissant d'une reconnaissance et d'une légitimité dans ce domaine-là. À travers ces éléments bibliographiques, un profil se dessine, particulièrement intéressant par rapport à ce qui nous occupe aujourd'hui. Nous observons en effet, en Guy Gauthier, une figure qui ne rentre pas dans les cases habituelles de la sociologie ou de l'histoire des intellectuels. Nous n'avons pas affaire à un intellectuel reconnu, notamment dans l'espace universitaire, ou dans un champ de production artistique, et qui serait en sus un compagnon de route (au sens du PCF). Il ne s'agit pas non d'un pur intellectuel organique, d'un intellectuel qui aurait pour audience seulement le mouvement lui-même et qui, par exemple, publierait uniquement dans la presse de la *Ligue de l'enseignement*. Nous n'avons pas davantage affaire au modèle du dirigeant intellectuel, quelqu'un élu à des fonctions dirigeantes au sein du mouvement et qui, par ailleurs, occuperait une fonction de production, d'analyse et de réflexion. Nous observons plutôt une figure qui me paraît assez rare dans l'histoire des intellectuels et des mouvements associatifs, et qui l'est sûrement devenue encore davantage, celle d'un intellectuel d'association, à la fois payé par celle-ci (à travers le système de mise à disposition) pour fournir essentiellement une œuvre de réflexion, d'analyse, d'interprétation ; nourrissant cette réflexion par la fréquentation de la pointe de la recherche en sciences humaines à cette époque-là, surtout dans les années 60 à 70 ; et capable d'obtenir une certaine reconnaissance en dehors de l'espace associatif, dans le monde académique. Cela me semble particulièrement intéressant, car l'on voit difficilement aujourd'hui avec quel statut et dans quelles conditions nous pourrions observer aujourd'hui des profils comparables. Au-delà des qualités individuelles, certainement exceptionnelles, de Guy Gauthier, les conditions statutaires et matérielles de réalisation d'un travail comme le sien semblent particulièrement difficiles à réunir de nos jours, du fait de la disparition du système des mises à disposition, des difficultés matérielles du monde associatif, de sa technicisation croissante et de la logique managériale qu'il se voit imposer.

Instituteur rural

Après ces considérations un peu générales, mais utiles pour situer l'intérêt de la trajectoire de Gauthier, je vais maintenant rentrer dans le détail de cette trajectoire.

Dans les années 50, Guy Gauthier est instituteur rural. Je m'appuie essentiellement, pour cette période, sur le livre déjà cité *Un village, deux écoles*. Comme bien des personnes qui ont eu l'occasion de le lire, je recommande particulièrement cet ouvrage, car il présente non seulement un témoignage ordinaire, toujours intéressant, d'instituteur, comme il y en a beaucoup, mais aussi parce que l'auteur y fait preuve d'une capacité de réflexivité et de mise en situation sociale et historique remarquable. Guy Gauthier, donc, est né en 1930. C'est le fils d'un ouvrier peintre qui fut militant de la CGT dans la Vienne et d'une perruquière devenue employée d'usine. Il grandit à Saint-Benoît, un village tout près de Poitiers. Il hérite d'une sensibilité « union de la gauche », sans ancrage partisan spécifique et subit également l'influence d'une tante institutrice laïque. Par ailleurs, c'est un fils unique. Dans un schéma caractéristique des volontés d'ascension sociale et d'accès à la petite bourgeoisie, il est très protégé par rapport à la « rue », souvent retenu chez lui et donc livré à la lecture – dans la mesure où, à cette époque-là, et en particulier pendant la guerre, il arrive à se procurer des livres. Il se nourrit, par conséquent, de tout ce qui lui tombe sous la main, et en particulier de la littérature feuilletonnesque de bonne ou de moins bonne qualité, porteuse notamment d'un imaginaire exotico-colonial, qui aura une influence importante sur sa trajectoire. C'est à ce moment-là qu'il découvre Jules Verne et, en particulier, son illustrateur, Édouard Riou, auquel il voulait consacrer une thèse d'État, abandonnée, mais qui deviendra un livre. Livré à la lecture, Gauthier est donc assez bon élève pour entrer au collège, qui vient de remplacer l'école primaire supérieure, et à l'École normale d'instituteurs de Poitiers, dont il sort en 1950. Il appartient à la première promotion d'instituteurs détenteurs du baccalauréat. C'est là qu'il rencontre Marie-Thérèse Gauthier, qui devient son épouse.

Ils obtiennent un poste double pour une première affectation, d'abord dans un tout petit village, Anché, 700 habitants à l'époque, particulièrement isolé d'après la description que donne Gauthier, et soumis à une domination encore très forte de l'Église et surtout du propriétaire terrien. Ce système de domination traditionnel « tient » l'essentiel de la population, et en tout cas la majorité des filles – seuls les garçons pouvant se rendre à l'école laïque. Le couple y reste peu de temps puisque Guy Gauthier devance l'appel pour le service militaire. Lorsqu'il revient, les Gauthier changent d'affectation pour un poste à Ceaux-en-Couhé, un village de petits propriétaires, moins loin de Poitiers, doté d'une coopérative et plus favorable à l'École laïque. Si je mentionne ces deux affectations successives, c'est parce qu'elles sont mises en scène dans *Un village, deux écoles*. La première partie, dans le village d'Anché, est vraiment consacrée au conflit entre laïques et confessionnels. Conflit plutôt larvé, qui se joue dans l'implicite des choix ou des non-choix familiaux, et dans un partage du territoire, hostile, certes, mais sans débordements. Dans le deuxième village, nous sentons bien, et c'est déclaré explicitement, que cette querelle laïque appartient au passé. Elle est encore présente, bien entendu : le curé de Ceaux-en-Couhé n'adressera pas la parole au couple Gauthier une seule fois en dix ans. Ce n'est cependant manifestement plus cette querelle qui structure l'espace local, du fait de la plus grande proximité de la ville, et quelques années ayant passé.

Ce qui domine cette période, c'est le souci de l'éducation populaire, au sens des œuvres complémentaires de l'École publique ; dans le cas particulier de Guy Gauthier qui n'est

pas un grand sportif, il s'agit d'action culturelle, théâtrale et surtout cinématographique. Ce sont également les voyages culturels, c'est-à-dire tout ce qui peut faire rentrer l'air du dehors ou amener une offre culturelle alternative au village. Lorsque je parle d'alternative, il faudrait plutôt dire une offre culturelle tout court, du moins si l'on prend cette expression d'offre culturelle sous son acception un peu restreinte de support faisant circuler une information, dans une situation de relative pénurie de livres, d'imprimés, de cinéma, d'activités afin de réunir les jeunes du village. C'est à leur demande que Guy Gauthier va s'improviser metteur en scène et devra se constituer une culture théâtrale. Dans un contexte de relative pénurie, disais-je, il s'agit tout simplement d'offrir *quelque chose*. Guy Gauthier a bien conscience du caractère typique de cette configuration. Le curé et l'instituteur sont en situation de duopole quant à l'encadrement culturel de la population, et là où, dans un village plus isolé, peu de choses sont possibles parce que la querelle laïque, même larvée, fossilise tout, dans un village plus proche ou un chef-lieu de canton de département, nous trouvons une plus grande diversité d'activités possibles. Dans une ville plus importante, en revanche, le magistère symbolique de l'instituteur, comme celui du curé, est affaibli : il ne trouve pas autant de garanties de rencontrer un public captif et intéressé par une offre culturelle.

Une promotion interne au monde enseignant

Guy Gauthier reste une dizaine d'années avec son épouse dans cette affectation, tout en posant des jalons pour la suite. Il met en place un cours complémentaire dans un autre bourg. Il s'inscrit à l'Université pour passer la propédeutique. Il devient également délégué cantonal du Syndicat national des instituteurs. Il se situe donc dans une évolution de carrière, et fait de toute évidence partie de cette élite d'instituteurs qui va accéder, d'une manière ou d'une autre, à d'autres fonctions. Il cherche aussi, en effet, à échapper à un certain enfermement dans la routine du métier et à un certain isolement culturel. Parmi d'autres voies possibles sans doute, il est proposé pour être mis à disposition de la *Fédération des œuvres laïques* de la Vienne pour les activités cinématographique, c'est-à-dire responsable UFOLEIS ou UROLEIS. Il occupe cette fonction pendant un an, en 1961. Il en est un peu déçu, car il a le sentiment, selon le témoignage de Marie-Thérèse Gauthier, d'être devenu « électricien » : son activité essentielle consiste en effet largement à se déplacer avec la camionnette et l'appareil de projection, qui tombe sans cesse en panne. Gauthier envisage donc d'abandonner cette mise à disposition et de diriger vers l'enseignement en collège.

Mais il est proposé pour devenir, en 1962, chargé de mission UFOLEIS au Centre confédéral. Il déménage donc avec son épouse, qui va mener une carrière d'enseignante et de directrice d'écoles maternelles en banlieue parisienne. Lui-même accomplit le reste de sa carrière au Centre confédéral, passant du cinéma à des attributions plus larges. En 1976, il est ainsi nommé Responsable du secteur « Cultures et communication ». Ces années sont celles d'une intense activité, comme nous pouvons le noter à travers sa bibliographie. Guy Gauthier écrit beaucoup pour *Images et son*, la revue de cinéma qui deviendra *La revue du cinéma*. Il produit des fiches filmographiques, bien entendu, mais aussi des articles de critiques, des enquêtes, etc. Il élargit également ses intérêts à tout ce qui peut concerner l'image en société. Les médias : il travaille notamment avec l'*Association pour l'information des jeunes*. La photographie : il écrit dans *Photo-jeunesse*, revue de la *Fédération de Paris* reprise ensuite sous le titre *Photographiques* par la *Ligue confédérale* jusqu'en 1984. Il appartient en outre à la première génération d'auteurs à s'intéresser avec des standards universitaires à la bande dessinée, puisqu'il y consacre une thèse de troisième cycle dès 1977, sous la direction du sémiologue

Christian Metz, et avec la présence de Roland Barthes à son jury. Il s'engagera plus tard dans une thèse d'État sur Riou, l'illustrateur de Jules Verne, toujours sous la direction de Christian Metz, mais il abandonnera en 1993 à la disparition de celui-ci.

De la stratification culturelle à la diversité culturelle

Jusqu'à à ce moment, la « diversité culturelle » travaillée par Guy Gauthier est donc une diversité de supports ; mais aussi une diversité liée à la stratification sociale des pratiques culturelles. Son inspiration est de l'ordre de la sociologie de la culture plutôt que de l'ethnologie. Dans les années 1960-1970, Guy Gauthier suit activement la vie intellectuelle française. Il participe aux séminaires d'Edgard Morin, lit beaucoup Roland Barthes, Claude Lévi-Strauss qu'il a découvert dès les années 50, Pierre Bourdieu, Michel Foucault et tous les grands noms de cette période dite structuraliste ou immédiatement poststructuraliste. Cela nous mène jusqu'au milieu des années 1970, avec ce que l'on pourrait appeler l'importation de la thématique anticoloniale dans l'espace métropolitain. Jean-Paul Martin a dit tout ce qu'il y avait à dire, à mon sens, sur les principes de cette opération intellectuelle, qui est également une opération politique. Nous avons véritablement affaire, avec cette thématique des langues régionales, à un prisme qui réunit les différents fils de mobilisation, que ce soit l'anticolonialisme générationnel, nourri par les souvenirs de lectures des feuilletons de l'enfance, mais aussi le spectre de la guerre d'Algérie, à laquelle Guy Gauthier a échappé de justesse ; la lutte des classes naturellement ; la lutte contre un certain conservatisme scolaire avec la valorisation de l'apport des sciences humaines ; une lecture positive et politiquement progressiste de la ruralité. Cela ne signifie pas que les langues régionales soient la ruralité et, d'ailleurs, Robert Laffont insiste bien sur ce point dans sa longue introduction à l'ouvrage *Langues dominantes, langues dominées*. Mais il existe tout de même une possibilité, dans le contexte des années post-1968, de mobilisation de thématiques néo-rurales autour de cette question régionale. D'ailleurs, le premier article dans la bibliographie consacrée à la question régionale, nationale et culturelle est un article de *Pourquoi* de septembre-octobre 1975 sur le Larzac. Il s'agit d'un véritable cocktail réunissant les différents fils de mobilisations possibles de cette époque-là, avec de surcroît une définition de l'animation nettement politique : non plus centrée sur la transmission culturelle, mais sur une tentative de faire prendre conscience à des groupes, quels qu'ils soient, de leur situation, de leurs aliénations et de les aider à trouver les moyens de mobilisation afin d'en sortir. Dans deux ouvrages collectifs de cette période, Guy Gauthier se situe à la pointe de la réflexion sur la notion d'animation et de la promotion d'une vision politique de celle-ci.⁴

La laïcité : un investissement sur commande ?

Nous en arrivons à la question de la laïcité dans les années 80. Nous avons déjà noté que cette question arrive tardivement. Comme le dit assez explicitement Guy Gauthier dans les mémoires de 1985-1995 qu'il n'a pas publiées : « la laïcité est une question de commande, en quelque sorte, après 1984 ». Il faut que quelqu'un, dans la Ligue, s'impose de réfléchir sur le sujet : et assez logiquement, on lui demande de le faire, étant donné son statut de directeur de service culturel, sa connaissance du monde intellectuel et sa capacité d'interviewer – puisqu'il a mené un nombre important

4 Notamment *Animation et animateurs* (avec Michel Tricot, 1975) et *Des militants dans l'animation* (avec Claude Sageot, 1977).

d'entretiens avec des intellectuels. Gauthier s'acquitte de cette tâche, mais à ses conditions, en choisissant lui-même qui il va interroger. L'impression qui ressort des documents de l'époque est donc qu'il faut bien traiter cette question de la laïcité, mais qu'il faudrait le faire, soit en la redéfinissant, comme a tenté de le faire la *Ligue de l'enseignement*, dans le sens de l'intérêt pour la pluralité culturelle, soit pour réussir à s'en débarrasser ou, en tout cas, à passer à autre chose. Cette conception est présente dès 1981 dans une tribune que Guy Gauthier envoie au *Monde*⁵, et où il explique que si la laïcité est un combat toujours d'actualité, ce n'est pas uniquement par rapport la religion en général et à l'Église catholique en particulier (car toute l'Église catholique n'est pas problématique du point de vue de la laïcité), mais contre toutes les formes de conformismes, qu'elles soient politiques, économiques ou autres. C'est là que le combat de la laïcité, redéfini comme recherche d'une certaine autonomie de la pensée, est pertinent selon Gauthier. De même, en 1984 (anonymement, car il a subi des reproches de la part de sa hiérarchie lorsqu'il a signé cet article dans *Le Monde*, qui supposait de prendre trop de distance avec la ligne du CNAL), il témoigne dans *Libération* du fait que le débat sur la laïcité et sur le grand SPULEN, je cite, « l'emmerde », car il l'empêche de discuter de l'essentiel, à savoir de « l'ouverture sur les nouvelles formes d'expressions, la prise en compte de nouvelles cultures et un regard lucide sur l'Histoire des civilisations ».

Quelle fonction pour l'intellectuel dans une fédération d'éducation populaire ?

Il conviendrait d'évoquer à propos de ce débat sur la laïcité, la question de l'écart entre ce qui se passe en termes intellectuels et politiques au niveau du confédéral et ce qui se passe, ou ne se passe pas, dans les fédérations, sans même parler des associations locales. Dans un passage de ses mémoires de la période 1985-1994, Guy Gauthier récuse certes cette opposition entre la base et le sommet, mais il le fait sur la base d'impressions de réunions où il perçoit un intérêt pour la question. Mais cet intérêt était-il unanimement partagé ? Un témoignage que nous a livré Monique Lasserre (que je remercie), responsable du service Formation quand Guy Gauthier était au service Culture, souligne que ce dernier était surtout à l'aise dans son rôle d'intellectuel, de lecteur, d'auditeur, de penseur, de débateur également, mais avec des personnes qu'il choisissait, en quelque sorte. Cela peut paraître rétrospectivement extraordinaire, mais il y a très certainement, dit Monique Lasserre, des Fédérations de la *Ligue de l'enseignement* où Gauthier n'est jamais allé, malgré un exercice très long au confédéral : rien ne l'intéressait sur place et les interlocuteurs locaux n'étaient pas intéressés par sa venue non plus. Il existe là certainement un décalage avec sa fonction de directeur d'un service culturel et d'animateur de réseau, telle que nous pouvons l'entendre aujourd'hui. Encore une fois, la position de Gauthier paraît bien difficile à retrouver de nos jours.

Guy Gauthier est décédé en 2010, continuant durant sa retraite de publier, comme l'atteste une bibliographie encore riche dans les années 1990-2000. Ses écrits de la dernière décennie se recentrent pour l'essentiel sur ses passions originelles : le cinéma toujours, et Edouard Riou, l'illustrateur de Jules Verne. L'ensemble de sa trajectoire, celle d'un fils d'ouvrier devenu non seulement instituteur mais encore producteur et médiateur intellectuel attiré d'une grande confédération associative, et de ses travaux, auxquels rien ou presque de « culturel » n'a été étranger, aurait assurément mérité plus que ces quelques indications. Celle-ci ne constituent qu'un jalon vers une possible étude des

5 « Un combat toujours actuel », *Le Monde*, 4 juin 1981.

diverses collaborations qui ont pu se nouer et se nouent encore entre différents types d'intellectuels et différents mouvements associatifs.



Guy Gauthier et Maurice Genevoix, années 1970.

Séminaire « La Ligue de l'enseignement et la pluralité culturelle. Du folklore à la diversité » 6 & 7 juillet 2015 CISP Ravel Paris

<https://memoires.laligue.org/>